

L'Aleph

O God. I could be bounded in a nutshell
and count myself King at infinite space.

Hamlet, II, 2

But they will teach us that Eternity is the Standing still
of the Present Time, a *Nuncstans* (as the Schools call it) ;
which neither they, nor any else understand no more than
they would a *Hicstans* for an Infinite greatnesse of Place.

Leviathan, IV, 46

La brûlante matinée de février au cours de laquelle mourut Beatriz Viterbo, après une impérieuse agonie qui pas un seul instant ne se rabaissa au sentimentalisme ni à la peur, je remarquai que sur les porte-affiches en fer de la place de la Constitution on avait renouvelé je ne sais quelle annonce de cigarettes de tabac blond ; le fait me peina, car je compris que l'incessant et vaste univers s'éloignait d'elle désormais et que ce changement était le premier d'une série indéfinie. L'univers changera mais pas moi, pensai-je avec une mélancolique vanité ; en de certaines occasions, je le sais, ma vaine passion l'avait exaspérée ; morte, je pouvais me consacrer à sa mémoire, sans espoir mais aussi sans humiliation. Je considérai que le 30 avril était son anniversaire ; rendre visite ce jour-là à la maison de la rue Garay pour saluer son père et Carlos Argentino Daneri, son cousin germain, était un geste courtois, irréprochable, peut-être indispensable. J'attendrais de nouveau, dans la pénombre du petit salon bourré d'objets, j'étudierais de nouveau les détails de ses nombreux portraits. Beatriz Viterbo de profil, en couleurs ; Beatriz avec un loup, lors des fêtes de

carnaval de 1921 ; la première communion de Beatriz ; Beatriz, le jour de son mariage avec Roberto Alessandri ; Beatriz, peu après le divorce, à un déjeuner du Club Hippique ; Beatriz à Quilmes, avec Délia San Marco Porcel et Carlos Argentino ; Beatriz avec le pékinois que lui avait offert Villegas Haedo ; Beatriz de face et de trois quarts, souriant, la main sur le menton... Je ne serais pas obligé, comme d'autres fois, de justifier ma présence avec de modestes cadeaux de livres : livres dont j'avais appris finalement à couper les pages pour ne pas constater, quelques mois plus tard, qu'ils étaient intacts.

Beatriz Viterbo mourut en 1929 ; depuis lors, je n'ai pas laissé passer un 30 avril sans retourner chez elle. J'arrivais en général à sept heures et quart et je restais environ vingt-cinq minutes ; tous les ans je faisais mon apparition un peu plus tard et je restais un moment de plus ; en 1933, une pluie torrentielle me favorisa : on dut m'inviter à dîner. Naturellement je ne négligeai pas ce bon précédent ; en 1934, j'arrivai après huit heures, en apportant un gâteau de Santa Fe ; avec un parfait naturel, je restai pour dîner. Ainsi, en des anniversaires mélancoliques et vainement érotiques, je recueillis peu à peu les confidences de Carlos Argentino Daneri.

Beatriz était grande, fragile, très légèrement voûtée ; il y avait dans sa démarche (si *l'oxymoron* est permis) une sorte de gracieuse gaucherie, un commencement d'extase ; Carlos Argentino est rose, fort, il a les cheveux blancs et les traits distingués. Il occupe je ne sais quelle fonction subalterne dans une bibliothèque médiocre des quartiers du Sud ; il est autoritaire, mais aussi inefficace ; il mettait à profit, jusque très récemment, les nuits et les fêtes pour rester chez lui. À deux générations de distance, l'italien et l'exubérante gesticulation italienne survivent chez lui. Son activité mentale est continue, passionnée, et complètement insignifiante. Il abonde en analogies inutilisables et en scrupules oiseux. Il a (comme Beatriz) de belles mains grandes et effilées. Pendant quelques mois il fut obsédé par Paul Fort, moins par ses ballades que par l'idée d'une gloire irréprochable. « C'est le prince des poètes de France, répétait-il avec fatuité. Tu te tourneras en vain contre lui ; la plus empoisonnée de tes flèches ne l'atteindra pas. »

Le 30 avril 1941, je me permis d'ajouter au gâteau une bouteille de cognac du pays. Carlos Argentino le goûta, le trouva bon, et entreprit, au bout de quelques petits verres, une défense de l'homme moderne.

— Je l'évoque, dit-il avec une animation un peu inexplicable, dans son cabinet d'étude, comme qui dirait dans la tour de guet d'une ville, muni de téléphones, de télégraphes, de phonographes, d'appareils de radio, de cinémas, de lanternes magiques, de glossaires, d'horaires, de promptuaires, de bulletins...

Il fit observer que pour un homme ainsi pourvu l'acte de voyager était inutile : notre XX^e siècle a transformé la fable de Mahomet et la montagne ; les montagnes, à présent, convergent sur le moderne Mahomet.

Ces idées me parurent si ineptes, son exposé si pompeux et si vain, que j'établis immédiatement un rapport entre eux et la littérature ; je lui demandai pourquoi il ne les mettait pas par écrit.

Il répondit, comme il fallait s'y attendre, qu'il l'avait déjà fait : ces idées, et d'autres non moins nouvelles, figuraient dans le Chant augural, ou tout simplement Chant-Prologue, d'un poème auquel il travaillait depuis longtemps, sans réclame, sans bruit intempérant, en s'appuyant toujours sur ces deux supports qui s'appellent le travail et la solitude. Il ouvrait d'abord les vannes de son imagination ; puis il prenait la lime. Le poème s'intitulait *La Terre* ; il s'agissait d'une description de la planète, dans laquelle ne manquaient certes pas la digression pittoresque ni l'apostrophe élégante.

Je le priai de me lire un passage, fût-il court. Il ouvrit un tiroir de son bureau, en tira une épaisse liasse de feuilles d'un bloc-notes portant imprimé l'en-tête de la bibliothèque Jean-Christophe Lafinur, et lut avec une satisfaction sonore :

*He visto, como el griego, las urbes de los hombres,
Los trabajos, los días de varia luz, el hambre ;
No corrijo los hechos, no falseo los nombres,
Pero el voyage que narro, es... autour de ma chambre.*¹⁷

— C'est une strophe à tous points de vue intéressante, déclara-t-il. Le premier vers rallie les applaudissements du professeur, de l'académicien, de l'helléniste, sinon des érudits à la violette, secteur considérable de l'opinion ; le deuxième passe d'Homère à Hésiode (tout un hommage implicite, sur le frontispice de l'édifice flambant neuf, au père de la poésie didactique), non sans rajeunir un procédé dont l'origine se trouve dans l'écriture, l'énumération. L'amas ou l'accumulation ; le troisième – art baroque, décadent, culte épuré et fanatique de la forme ? – se compose de deux hémistiches jumeaux ; le quatrième, franchement bilingue, m'assure l'approbation sans réserve de tout esprit sensible aux incitations désinvoltes de la facétie. Je ne dirai rien de la rime rare ni de l'art savant qui me permet – sans plaisanterie ! – d'accumuler en quatre vers trois allusions érudites qui embrassent trente siècles de dense littérature : la première à *L'Odyssée*, la seconde à *Les Travaux et les Jours*. La troisième à la bagatelle immortelle que nous ont valu les loisirs de la plume du Savoyard... Je comprends une fois de plus que l'art moderne requiert le baume du rire, le scherzo. Décidément, Goldoni a la parole !

Il me lut d'autres nombreuses strophes qui eurent aussi son approbation et provoquèrent un abondant commentaire. Il n'y avait en elles rien de mémorable ; je ne les jugeai même pas sensiblement plus mauvaises que la précédente. L'application, la résignation et le hasard avaient collaboré à leur rédaction ; les vertus que Daneri leur attribuait étaient postérieures. Je compris que le travail du poète n'était pas dans la poésie ; il

¹⁷ J'ai vu, comme le Grec, les cités des hommes,
Les travaux, les jours aux teintes variées, la faim ;
Je ne corrige pas les faits, ni ne fausse les noms,
Mais le voyage que je relate est... autour de ma chambre.

était dans l'invention de motifs pour rendre la poésie admirable ; naturellement, ce travail ultérieur modifiait l'œuvre pour lui, mais non pour d'autres. La diction de Daneri était extravagante ; sa gaucherie métrique l'avait empêché, sauf de rares fois, de transmettre cette extravagance au poème¹⁸.

Une seule fois dans ma vie j'ai eu l'occasion d'examiner les quinze mille alexandrins du *Polyolbion*, cette épopée topographique dans laquelle Michael Drayton enregistra la faune, la flore, l'hydrographie, l'histoire militaire et monastique d'Angleterre ; je suis sûr que cette production considérable mais limitée est moins fastidieuse que la vaste entreprise similaire de Carlos Argentino. Celui-ci se proposait de versifier toute la planète ; en 1941, il avait déjà terminé les passages concernant quelques hectares de l'État de Queensland, plus d'un kilomètre du cours de l'Ob, un gazomètre au nord de Veracruz, les principales maisons de commerce de la paroisse de la Conception, la villa de Mariana Cambaceres de Alvear dans la rue du 11-Septembre, à Belgrano, et un établissement de bains turcs non loin de l'aquarium renommé de Brighton. Il me lut certains extraits laborieux de la partie australienne de son poème ; ces longs alexandrins informes étaient dépourvus de la vivacité relative de la préface. Je copie une strophe :

¹⁸ Je me souviens, cependant, de ces lignes d'une satire dans laquelle il fustigeait durement les mauvais poètes :

*Aqueste da al poema belicosa armadura
De éruditi3n : estotro le da pompas y galas.
Ambos baten en vano las ridículas alas...
Olvidaron, cuítados, el factor Hermosura !*

Seule la crainte de se faire une armée d'ennemis implacables et puissants l'avait dissuadé (me dit-il) de publier sans crainte le poème (N. d. A.).
Voici la traduction de la strophe :

*Celui-ci donne au poème une belliqueuse armure
D'érudition ; celui-là de la pompe et des ornements.
Tous deux battent en vain des ailes ridicules...
Ils ont oublié, les malheureux, le facteur Beauté !*

*Sevan. A manderecha del poste rutinario
(Viviendo, claro está, desde el Nornoroeste)
Se aburre una osamenta. – ¿Color? Blanquiceleste –
Que da al corral de ovejas catadura de osario*¹⁹.

— Deux audaces, cria-t-il en exultant, rachetées, entends-je marmonner, par le succès ! Je l'admets, je l'admets. L'une, l'épithète « routinier », qui exprime justement, en passant, l'inévitable ennui inhérent aux travaux pastoraux et agricoles, ennui que ni *Les Géorgiques* ni notre fameux *Don Segundo* n'ont jamais osé exprimer ainsi, pris sur le vif. L'autre, l'énergique prosaïsme « un squelette s'ennuie », que le lecteur gourmé voudra excommunier avec horreur mais qu'appréciera plus que tout le critique au goût viril. Le vers tout entier, par ailleurs, offre énormément d'intérêt. Le deuxième hémistiche engage avec le lecteur un dialogue très animé ; il devance sa vive curiosité, place une question sur ses lèvres et y répond... à l'instant. Et que me dis-tu de cette trouvaille : « blanc céleste » ? Cette expression pittoresque suggère le ciel, qui est un facteur très important du paysage australien. Sans cette évocation, les teintes de l'esquisse seraient trop sombres, et le lecteur serait tenté de fermer le volume, car son âme serait, au plus profond d'elle-même, la proie d'une incurable et noire mélancolie.

Je pris congé aux environs de minuit.

Deux dimanches plus tard, Daneri m'appela par téléphone, me semble-t-il pour la première fois de sa vie. Il me proposa de nous rencontrer à quatre heures, « pour prendre ensemble un verre de lait, au salon-bar voisin qui, grâce à l'esprit progressiste de Zunino et de Zungri – les propriétaires de ma maison, tu dois t'en souvenir ? –, a été inauguré au coin de la rue ; c'est une confiserie qu'il te faut connaître ». J'acceptai, plus résigné qu'enthousiaste. Nous trouvâmes difficilement une table ; le salon-bar, inexorablement moderne, n'était guère moins infâme

¹⁹ Sachez. À main droite du poteau routinier
(En venant, bien sûr, du Nord Nord-Ouest)
Un squelette s'ennuie. – Couleur ? Blanc céleste –
qui donne à l'enclos aux brebis allure d'ossuaire.

que je l'avais prévu ; aux tables voisines, le public excité mentionnait les sommes dépensées sans marchander par Zunino et Zungri. Carlos Argentino feignit d'admirer je ne sais quels élégants détails dans l'installation de la lumière (qu'il connaissait déjà certainement) et me dit avec une certaine sévérité :

— Tu dois reconnaître, bien malgré toi, que ce local peut être comparé aux plus sélects de Flores.

Il me relut ensuite quatre ou cinq pages du poème. Il les avait corrigées selon un mauvais principe de pompe verbale : là où il avait écrit d'abord « bleuté », il multipliait les « azuré », les « bleuâtre » et même les « azurin ». Le mot « laiteux » n'était pas assez vilain pour lui, dans l'impétueuse description d'une laverie de laines, il préférait « lactaire », « lactiforme », « lactescent », « lacté »... Il injuria amèrement les critiques ; puis, plus bienveillant, il les compara aux gens « qui ne disposent pas de métaux précieux ni de presses à vapeur, de laminoirs et d'acide sulfurique pour le monnayage de trésors, mais qui peuvent indiquer aux autres le lieu où se trouve un trésor ». Aussitôt après, il critiqua la manie des prologues, « dont se moqua, dans la plaisante préface du *Quichotte*, le Prince des Génies ». Il admit cependant qu'au frontispice d'un nouvel ouvrage convenait le prologue brillant, la consécration signée par un écrivain vigoureux et de poids. Il ajouta qu'il avait l'intention de publier les premiers chants de son poème. Je compris, alors, la singulière invitation par téléphone ; cet homme allait me demander de préfacier son fatras pédantesque. Ma crainte n'était pas fondée : Carlos Argentino fit remarquer, avec une admiration boudeuse, qu'il ne pensait pas se tromper en qualifiant de solide le prestige obtenu dans tous les cercles par Alvaro Melian Lafinur, homme de lettres, qui, si j'insistais, serait ravi de préfacier le poème. Pour éviter le plus impardonnable des échecs, je devais être le porte-voix de deux mérites incontestables : la perfection de la forme et la rigueur scientifique, « car ce vaste jardin de tropes, de figures, de fioritures, ne supporte pas un seul détail que ne confirme la sévère vérité ». Il ajouta que Beatriz avait toujours passé de bons moments avec Alvaro.

J'acquiesçai longuement. Je précisais, pour plus de vraisemblance, que je ne parlerais pas le lundi suivant à Alvaro, mais le jeudi : au cours du petit dîner qui couronne d'habitude toutes les réunions du club des Écrivains (ces dîners n'existent pas, mais il est irréfutable que les réunions ont lieu le jeudi, fait que Carlos Argentino Daneri pouvait vérifier dans les journaux et qui donnait à la phrase une allure de vérité). Je dis, devinant et pénétrant à la fois ses intentions, qu'avant d'aborder le sujet du prologue je décrirais le curieux plan de l'ouvrage. Nous primes congé ; quand je tournai à l'angle de la rue Bernardo de Irigoyen, je fis impartialement face aux perspectives d'avenir qui se présentaient à moi : *a*) parler à Alvaro et lui dire que le cousin germain de Beatriz (cet euphémisme explicatif me permettrait de la nommer) avait écrit un poème qui semblait reculer à l'infini les possibilités de la cacophonie et du chaos ; *b*) ne pas parler à Alvaro. Je prévis, en toute lucidité, que par négligence j'opterais pour le point *b*.

À partir du vendredi à la première heure, le téléphone m'inspira de l'inquiétude. J'étais indigné par le fait que cet instrument, qui m'avait fait entendre quelquefois la voix désormais perdue de Beatriz, pût se rabaisser à être un réceptacle des lamentations inutiles et peut-être de la colère de Carlos Argentino Daneri que j'avais trompé. Il n'arriva rien heureusement – à part la rancune inévitable que m'inspira cet homme qui m'avait imposé une démarche délicate et qui ensuite m'oubliait.

Le téléphone ne m'effraya plus, mais à la fin d'octobre Carlos Argentino me parla. Il était très agité ; je ne reconnus pas sa voix, au début. Avec tristesse et avec courroux, il balbutia que ces insatiables Zunino et Zungri, sous prétexte d'agrandir encore leur énorme confiserie, allaient démolir sa maison.

— La maison de mes parents, ma maison, la vieille maison de la rue Garay ! répéta-t-il, en oubliant peut-être sa douleur dans la mélodie de la phrase.

Il ne fut pas très difficile de partager son angoisse. Après la quarantaine, tout changement est un symbole détestable du temps qui passe ; et puis, il s'agissait d'une maison qui, pour moi, ne cessait de parler de Beatriz. Je voulus éclaircir ce trait

fort délicat ; mon interlocuteur ne m'entendit pas. Il dit que si Zunino et Zungri persistaient dans leur absurde intention, le docteur Zunni, son avocat, leur demanderait des dommages et intérêts et les obligerait à verser cent mille pesos.

Le nom de Zunni m'impressionna ; son cabinet, à Caseros et Tacuari, est d'une sévérité proverbiale. Je demandai s'il s'était chargé de l'affaire. Daneri dit qu'il lui parlerait cet après-midi même ! Il hésita, et de la voix neutre, impersonnelle, dont nous nous servons pour confier quelque chose de très intime, il dit que pour terminer le poème la maison lui était indispensable, car dans un angle de la cave il y avait un Aleph. Il précisa qu'un Aleph est l'un des points de l'espace qui contient tous les points.

— Il se trouve sous la salle à manger, expliqua-t-il, s'exprimant plus faiblement à cause de son angoisse. Il est à moi, il est à moi ; je l'ai découvert quand j'étais petit, avant d'aller à l'école. L'escalier de la cave est raide, mes oncles m'avaient défendu d'y descendre, mais quelqu'un dit qu'il y avait là tout un monde. Il voulait parler, je l'appris plus tard, d'une malle, mais je compris qu'il y avait tout un monde. Je descendis secrètement, roulai dans l'escalier interdit, tombai. Quand j'ouvris les yeux, je vis l'Aleph.

— L'Aleph ? répétai-je.

— Oui, le lieu où se trouvent, sans se confondre, tous les lieux de l'univers, vus de tous les angles. Je ne révélai ma découverte à personne, mais je revins. L'enfant ne pouvait pas comprendre que ce privilège lui avait été accordé pour que l'homme burinât un jour le poème !

« Zunino et Zungri ne me dépouilleront pas, non, mille fois non ! Code en main, le docteur Zunni prouvera que mon Aleph est inaliénable.

J'essayai de raisonner.

— Mais la cave n'est-elle pas très sombre ?

— La vérité ne pénètre pas dans un esprit rétif. Si tous les lieux de la terre sont dans l'Aleph, il y aura aussi toutes les lampes, toutes les sources de lumière.

— J'irai le voir immédiatement.

Je coupai, avant qu'il ait pu me dire qu'il ne m'y autorisait pas. La connaissance d'un fait suffit pour percevoir sur-le-

champ une suite de traits qui le confirment, insoupçonnés auparavant ; je m'étonnai de ne pas avoir compris jusque-là que Carlos Argentino était un fou. Tous ces Viterbo, d'ailleurs... Beatriz (je le répète moi-même fréquemment) était une femme, une enfant d'une clairvoyance presque implacable, mais il y avait en elle des négligences, des distractions, des dédains, de véritables cruautés qui peut-être demandaient une explication pathologique. La folie de Carlos Argentino me combla d'un bonheur pervers ; dans notre for intérieur nous nous étions toujours détestés.

Arrivé rue Garay, la bonne me pria de bien vouloir attendre. Monsieur était, comme toujours, à la cave, en train de révéler des photographies. Près du vase sans une fleur, sur le piano oublié, le grand portrait de Beatriz, gauchement peint, souriait, plus irréel qu'anachronique. Personne ne pouvait nous voir ; dans un élan désespéré de tendresse, je m'approchai du portrait et lui dis :

— Beatriz, Beatriz Elena, Beatriz Elena Viterbo, Beatriz chérie, Beatriz à jamais perdue, c'est moi, Borges.

Carlos entra peu après. Il parla sèchement ; je compris qu'il n'était pas capable d'une autre pensée que de la perte de l'Aleph.

— Un petit verre de ce pseudo-cognac, ordonna-t-il, et tu te frotteras dans la cave. Tu sais, le décubitus dorsal est indispensable. De même que l'obscurité, l'immobilité, une certaine accommodation de l'œil. Tu te coucheras sur le pavé et regarderas fixement la dix-neuvième marche de cet escalier opportun. Je m'en vais, je baisse la trappe et tu restes seul. Au bout de quelques minutes, tu verras l'Aleph. Le microcosme d'alchimistes et de cabalistes, notre ami concret, proverbial, le *multum in parvo*.

Une fois dans la salle à manger il ajouta :

— Naturellement, si tu ne le vois pas, ton incapacité n'annule pas mon témoignage... Descends ; d'ici peu tu pourras engager un dialogue avec *toutes* les images de Beatriz.

Je descendis rapidement, car j'en avais assez de ses paroles futiles. La cave, guère plus large que l'escalier, ressemblait beaucoup à un puits. Je cherchai vainement du regard la malle dont Carlos Argentino m'avait parlé. Des caisses remplies de

bouteilles et des sacs en toile embarrassaient l'un des angles. Carlos prit un sac, le plia et le plaça à un endroit précis.

— L'oreiller est médiocre, expliqua-t-il ; si je le soulève d'un seul centimètre, tu ne verras rien et tu seras tout penaud. Étale sur le sol ta grande carcasse, et compte dix-neuf marches.

J'obéis à ses ridicules instructions. Finalement il s'en alla. Il referma la trappe avec précaution ; j'avais l'impression que l'obscurité était totale, malgré une fente que je distinguai ensuite. Tout à coup, je compris le danger que je courais : je m'étais laissé enterrer par un fou, après avoir bu un poison. Les bravades de Carlos trahissaient la terreur intime que je ne visse pas le prodige ; Carlos, pour défendre son délire, pour ne pas savoir qu'il était fou, *devait me tuer*. J'éprouvai un malaise confus, que j'essayai d'attribuer à la rigidité et non à l'action d'un narcotique. Je fermai les yeux, les ouvris. Alors je vis l'Aleph.

J'en arrive maintenant au point essentiel, ineffable de mon récit ; ici commence mon désespoir d'écrivain. Tout langage est un alphabet de symboles dont l'exercice suppose un passé que les interlocuteurs partagent ; comment transmettre aux autres l'Aleph infini que ma craintive mémoire embrasse à peine ? Les mystiques, dans une situation analogue, prodiguent les emblèmes : pour exprimer la divinité, un Perse parle d'un oiseau qui en une certaine façon est tous les oiseaux ; Alanus ab Insulis, d'une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part ; Ézéchiël, d'un ange à quatre visages qui se dirige en même temps vers l'Orient et l'Occident, le Nord et le Sud. (Je ne me rappelle pas vainement ces analogies inconcevables ; elles ont un rapport avec l'Aleph.) Peut-être les dieux ne me refuseraient-ils pas de trouver une image équivalente, mais mon récit serait contaminé de littérature, d'erreur. Par ailleurs, le problème central est insoluble : l'énumération, même partielle, d'un ensemble infini. En cet instant gigantesque, j'ai vu des millions d'actes délectables ou atroces ; aucun ne m'étonna autant que le fait que tous occupaient le même point, sans superposition et sans transparence. Ce que virent mes yeux fut simultané : ce que je

transcrirai, successif, car c'est ainsi qu'est le langage. J'en dirai cependant quelque chose.

À la partie inférieure de la marche, vers la droite, je vis une petite sphère aux couleurs chatoyantes, qui répandait un éclat presque insupportable. Je crus au début qu'elle tournait ; puis je compris que ce mouvement était une illusion produite par les spectacles vertigineux qu'elle renfermait. Le diamètre de l'Aleph devait être de deux ou trois centimètres, mais l'espace cosmique était là, sans diminution de volume. Chaque chose (la glace du miroir par exemple) équivalait à une infinité de choses, parce que je la voyais clairement de tous les points de l'univers. Je vis la mer populeuse, l'aube et le soir, les foules d'Amérique, une toile d'araignée argentée au centre d'une noire pyramide, un labyrinthe brisé (c'était Londres), je vis des yeux tout proches, interminables, qui s'observaient en moi comme dans un miroir, je vis tous les miroirs de la planète et aucun ne me refléta, je vis dans une arrière-cour de la rue Soler les mêmes dalles que j'avais vues il y avait trente ans dans le vestibule d'une maison à Fray Bentos, je vis des grappes, de la neige, du tabac, des filons de métal, de la vapeur d'eau, je vis de convexes déserts équatoriaux et chacun de leurs grains de sable, je vis à Inverness une femme que je n'oublierai pas, je vis la violente chevelure, le corps altier, je vis un cancer à la poitrine, je vis un cercle de terre desséchée sur un trottoir, là où auparavant il y avait eu un arbre, je vis dans une villa d'Adrogué un exemplaire de la première version anglaise de Pline, celle de Philémon Holland, je vis en même temps chaque lettre de chaque page (enfant, je m'étonnais que les lettres d'un volume fermé ne se mélangent pas et ne se perdent pas au cours de la nuit), je vis la nuit et le jour contemporain, un couchant à Quérétaro qui semblait refléter la couleur d'une rose à Bengale, ma chambre à coucher sans personne, je vis dans un cabinet de Alkmaar un globe terrestre entre deux miroirs qui le multiplie indéfiniment, je vis des chevaux aux crins denses, sur une plage de la mer Caspienne à l'aube, la délicate ossature d'une main, les survivants d'une bataille envoyant des cartes postales, je vis dans une devanture de Mirzapur un jeu de cartes espagnol, je vis les ombres obliques de quelques fougères sur le sol d'une

serre, des tigres, des pistons, des bisons, des foules et des armées, je vis toutes les fourmis qu'il y a sur la terre, un astrolabe persan, je vis dans un tiroir du bureau (et l'écriture me fit trembler) des lettres obscènes, incroyables, précises, que Beatriz avait adressées à Carlos Argentino, je vis un monument adoré à Chacarita, les restes atroces de ce qui délicieusement avait été Beatriz Viterbo, la circulation de mon sang obscur, l'engrenage de l'amour et la transformation de la mort, je vis l'Aleph, sous tous les angles, je vis sur l'Aleph la terre, et sur la terre de nouveau l'Aleph et sur l'Aleph la terre, je vis mon visage et mes viscères, je vis ton visage, j'eus le vertige et je pleurai, car mes yeux avaient vu cet objet secret et conjectural, dont les hommes usurpent le nom, mais qu'aucun homme n'a regardé : l'inconcevable univers.

Je ressentis une vénération infinie, une pitié infinie.

— Tu dois être abasourdi à force de faire le badaud alors qu'on ne t'y invitait pas, dit une voix détestée et joviale. Tu auras beau te creuser la cervelle, tu ne me payeras pas en un siècle cette révélation. Quel observatoire formidable, mon cher Borges !

Les pieds de Carlos Argentino occupaient la marche la plus élevée. Dans la brusque pénombre, je réussis à me lever et à balbutier :

— Formidable. Oui, formidable.

L'indifférence de ma voix m'étonna. Anxieux Carlos Argentino insistait :

— Tu as tout bien vu, en couleurs ?

À cet instant, je conçus ma vengeance. Bienveillant, manifestement apitoyé, nerveux, évasif, je remerciai Carlos Argentino Daneri pour l'hospitalité de sa cave, et le pressai de tirer parti de la démolition de sa maison pour s'éloigner de la métropole pernicieuse, qui n'épargne personne, croyez-moi, personne ! Je refusai, avec une calme énergie, de discuter l'Aleph ; en prenant congé je lui donnai l'accolade et lui répétais que la campagne et la tranquillité sont deux grands médecins.

Dans la rue, sur les escaliers de Constitución, dans le métro, tous les visages me parurent familiers. Je craignis qu'il ne restât pas une seule chose capable de me surprendre, je craignis que

l'impression de revenir d'ailleurs ne m'abandonnât jamais.
Heureusement, au bout de quelques nuits d'insomnie, l'oubli
s'empara de moi de nouveau.

Postscriptum du 1^{er} mars 1953. – Six mois après la démolition de l'immeuble de la rue Garay, la maison d'éditions Proscusto ne fut pas effrayée par la longueur du poème et lança sur le marché une sélection de « morceaux argentins ». Il est inutile de répéter ce qui se passa. Carlos Argentino Daneri reçut le Second Prix National de Littérature²⁰. Le premier fut octroyé au docteur Aita ; le troisième, au docteur Mario Bonfanti ; c'est incroyable, mais mon ouvrage *Les Cartes du tricheur* n'obtint pas une seule voix. Une fois de plus, l'incompréhension et la jalousie triomphèrent ! Je ne vois pas Daneri depuis longtemps ; les journaux disent qu'il nous donnera bientôt un autre volume. Sa plume fortunée (que l'Aleph n'émousse plus) s'est consacrée à la versification des épitomés du docteur Acevedo Díaz.

Je veux ajouter deux remarques : l'une, sur la nature de l'Aleph ; l'autre, sur son nom. Ce dernier, comme on le sait, est celui de la première lettre de l'alphabet de la langue sacrée. Son application à mon histoire ne paraît pas fortuite. Pour la Cabale, cette lettre signifie le En Soph, la divinité illimitée et pure ; on a dit aussi qu'elle a la forme d'un homme qui montre le ciel et la terre, afin d'indiquer que le monde inférieur est le miroir et la carte du supérieur ; pour la Mengenlebre, c'est le symbole des nombres transfinis, dans lesquels le tout n'est pas plus grand que l'une des parties. Je voudrais savoir : Carlos Argentino choisit-il ce nom ou le lut-il, *appliqué à un autre point où convergent tous les points*, dans l'un des textes innombrables que l'Aleph de sa maison lui révéla ? Pour incroyable que cela paraisse, je crois qu'il y a (ou qu'il y eut) un autre Aleph, je pense que l'Aleph de la rue Garay était un faux Aleph.

Je donne mes raisons. Vers 1867, le capitaine Burton exerça au Brésil la fonction de consul britannique ; en juillet 1942, Pedro Henriquez Ureña découvrit dans une bibliothèque de

²⁰ « J'ai reçu, m'écrivit-il, tes félicitations affligées. Tu frémis, mon lamentable ami, de jalousie, mais tu avoueras (au risque de t'étouffer !) que j'ai pu cette fois couronner mon bonnet avec la plus rouge des plumes ; mon turban, avec le rubis le plus digne d'un calife. »

Santos un de ses manuscrits qui traitait du miroir que l'Orient attribue à Iskandar Zu al Karnayn, ou Alexandre Bicorne de Macédoine. Sur son cristal se reflétait l'univers entier. Burton mentionne d'autres artifices semblables : la septuple coupe de Kai Josrú, le miroir que Tárík Benzeyad trouva dans une tour (*Mille et Une Nuits*, 272), le miroir que Lucien de Samosate put examiner sur la lune (*Histoire véritable*, I, 26), la lance spéculaire que le premier livre du *Satiricon* de Capella attribue à Jupiter, le miroir universel de Merlin, rond et creux et semblable à un monde en verre (*The Faerie Queene*, III, 2, 19), et il ajoute ces mots curieux : « Mais les précédents (outre qu'ils ont le défaut de ne pas exister) sont de simples instruments d'optique. Les fidèles qui accourent à la mosquée de Amr, au Caire, savent très bien que l'univers est à l'intérieur d'une des colonnes de pierre qui entourent la cour centrale. Nul, évidemment, ne peut le voir, mais ceux qui approchent leur oreille de la surface, déclarent percevoir, peu après, sa rumeur affairée... La mosquée date du VII^e siècle ; les colonnes proviennent d'autres temples de religions pré-islamiques, car comme l'a écrit Abenjaldun : « Dans les républiques fondées par les nomades, l'affluence d'étrangers est indispensable pour tout ce qui est maçonnerie. »

Cet Aleph existe-t-il au cœur d'une pierre ? L'ai-je vu quand j'ai vu toutes les choses et l'ai-je oublié ? Notre esprit est poreux en face de l'oubli ; moi-même je suis en train d'altérer et d'oublier, sous la tragique érosion des années, les traits de Beatriz.

À Estela Canto.

(Traduit par René L.-F. Durand.)